BORIS PASTERNAK

Lettres à mes amies françaises

1956 - 1960

INTRODUCTION ET NOTES DE JACQUELINE DE PROYART

GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 1994.*

Extrait de la publication

Qu'Eugène et Hélène Pasternak soient ici remerciés de leur aide précieuse pour l'ultime mise au point de l'introduction et des notes.

AVIS AU LECTEUR

Les lettres de Boris Pasternak ici rassemblées nous ont été adressées à Hélène Peltier-Zamoyska et à moi-même entre septembre 1956 et avril 1960.

A l'exception des premiers billets à Hélène, ces lettres ont toutes été écrites en français « pour compliquer la tâche de la censure », selon l'expression de Pasternak. Pour cette même raison, nombre d'entre elles ne sont pas signées.

Le français de Pasternak a été scrupuleusement respecté.

L'ensemble de ces lettres est publié en France pour la première fois dans son intégralité.

Les lettres adressées à Hélène Peltier-Zamoyska sont totalement inédites. Celles que m'a écrites Pasternak ont été publiées à Moscou, en traduction, par la revue russe *Novy Mir (Le Monde nouveau)*, en janvier 1992.

Presque toutes ont pour objet premier, mais non unique, *Le Docteur Jivago* et la bataille menée pour la publication de l'original russe que m'avait remis Pasternak en janvier 1957.

Certaines de ces lettres avaient en outre une finalité particulière : m'aider à écrire le *Pasternak* de la collection « La Bibliothèque idéale » (Gallimard, 1964) que me demandait Robert Mallet et la préface générale que Pasternak souhaitait me voir rédiger pour l'édition de ses *Œuvres complètes* en Amérique. Les passages les plus significatifs de ces lettres ont donc déjà été publiés, il y a une trentaine d'années, en français comme en russe, dans la mesure où ils fournissaient la matière autant que le fil conducteur de ces premiers travaux. Leur saveur ne s'est pas affadie aujourd'hui.

Dans leur ensemble, ces lettres forment la suite naturelle des longues conversations que j'ai eues avec Pasternak en janvier-février 1957 à Peredelkino. Elles ne peuvent en être dissociées. Nombre d'entre elles, en effet, ne prennent tout leur sens qu'à la lumière de ces conversations.

Extrait de la publication

C'est pourquoi je donnerai au début de mon introduction le récit inédit en français de mes rencontres avec Boris Pasternak. Puis, j'apporterai les éclaircissements nécessaires à la compréhension des lettres dans lesquelles abonde la langue d'Ésope : celles qui ont trait justement à l'histoire tumultueuse autant que clandestine de la publication du *Docteur Jivago.*

Enfin, maintenant que les archives littéraires du Comité central du PCUS sont devenues accessibles, le lecteur aura intérêt à prendre connaissance du *Dossier de l'affaire Pasternak*[1] s'il veut réellement mesurer l'ampleur de la lutte qu'a dû soutenir Boris Pasternak pour faire publier *Le Docteur Jivago.* A plus d'une reprise, ce dossier accentue le caractère tragique de certaines lettres de Pasternak.

1. *Le Dossier de l'affaire Pasternak*, coll. « Témoins », Gallimard, 1994.

INTRODUCTION

L'existence a parfois d'étranges retournements. C'est ainsi qu'un échec à l'oral de l'agrégation de russe fut à l'origine d'un événement sans commune mesure avec mon expérience antérieure : ma rencontre avec Boris Pasternak, le premier janvier 1957.

Les échanges d'étudiants entre la France et l'URSS débutaient à peine. Mis à part le cas particulier d'Hélène Peltier-Zamoyska[1], ils ne concernaient encore que quelques normaliens.

Pour m'envoyer deux mois en Russie parfaire mon russe, le professeur André Mazon, alors président du jury de l'agrégation, bâtit avec le ministère des Affaires étrangères une autre combinaison. En ma qualité de conservatrice du petit musée-bibliothèque Tolstoï de l'Institut d'études slaves, je reçus mission de développer les liens et les échanges entre le musée parisien, le musée Tolstoï à Moscou et celui de Iasnaïa Poliana.

Le soulèvement de Budapest ou les « événements de Hongrie », comme on disait alors, retardèrent mon départ et je ne m'envolai pour Moscou que le 23 novembre 1956.

1. Diplômée de russe de l'École nationale des langues orientales vivantes, Hélène Peltier accompagna son père, le capitaine de vaisseau Marius Peltier, nommé attaché naval à Moscou en 1946. Elle obtint le droit, à titre exceptionnel, d'entreprendre des études supérieures de russe à l'université Lomonossov de Moscou. Mais ce droit lui fut supprimé avec l'intensification de la guerre froide.

Extrait de la publication

Mes obligations et la fréquentation de quelques cours et séminaires à l'université de Moscou (MGU) dont j'étais l'hôte, me laissèrent beaucoup de temps libre pour l'essentiel : tenter de percevoir au plus juste le monde qui m'environnait.

Je pus donc me consacrer à loisir à l'étude de ce pays où je venais pour la première fois. J'avais appris à l'aimer et à le connaître grâce à une longue tradition familiale d'intérêt pour la Russie et à l'enseignement de maîtres remarquables comme Pierre Pascal, professeur à l'École des langues orientales, puis à la Sorbonne. Nina Lazarewa[1], l'une des lectrices de russe à l'École des langues orientales, et son amie Vera Popoff[2] invitaient souvent les étudiants dans leur atelier du boulevard Arago. Elles s'étaient liées d'amitié avec A. Exter, N. Gontcharova, M. Larionov du temps où elles travaillaient ensemble sur les décors des ballets russes. Leur manière de vivre, leur sensibilité, leur amour de l'art me livrèrent plus d'une clef de compréhension de la vieille Moscou. De son côté, Anastasia Dourova, l'une de ces « invisibles » à laquelle Soljenitsyne a récemment rendu hommage, me familiarisa avec la spiritualité orthodoxe. Je devais à mes maîtres américains, tel Merle Fainsod, ma connaissance du système soviétique.

Malgré ce bagage, trois semaines après mon arrivée à Moscou et mon installation au MGU, je ne distinguais toujours rien d'autre qu'une morne grisaille. L'impatience me gagna.

1. Fille d'une cantatrice célèbre, Nina Alexandrovna Lazarewa avait mené parallèlement des études de piano au conservatoire de Moscou et des études universitaires de lettres. Elle suivit son amie Vera en émigration. Elle fut lectrice aux « Langues O » de 1943 à 1962, puis au Collège universitaire de Tours de 1963 à 1968.

2. Vera Alexandrovna Popoff était issue d'une riche famille de marchands moscovites qui pratiquait la « vieille foi ». Elle était sculpteur et avait acheté vers 1907 un atelier dans la « cité fleurie » du 65, boulevard Arago où elle vint s'installer en 1923. Elle travailla sous la direction de Benois et de Bakst à la fabrication des masques, costumes et décors pour les ballets russes de Diaghilev. Elle a laissé des mémoires sur la vie de sa famille avant la Révolution qui sont déposés à l'université Columbia (USA).

Extrait de la publication

Arriverais-je jamais à percer le mur des apparences, à atteindre le cœur de la vraie Russie, celle dont à mille et un signes je ne mettais jamais l'existence en doute ? À comprendre, selon l'expression de Tolstoï « ce qui faisait vivre les gens » derrière tous ces visages impassibles et ces yeux sans flamme ?

Les personnalités scientifiques que je fréquentais dans le cadre de mes obligations, leur bonté intelligente, leurs phrases discrètement allusives m'avaient déjà convaincue que certains musées et instituts de Russie ne faisaient pas que conserver les seules traces utiles à la gloire du Parti d'un passé révolu. Derrière leur rôle officiel, ils étaient aussi foyers de mémoire active, lieux secrets de résistance spirituelle où le cœur russe battait encore sous le fatras de l'idéologie.

C'est ainsi qu'un jour de décembre, toujours à la recherche de la Russie profonde, mon goût pour la musique me porta vers le musée Scriabine. Ce fut Nikolaï Chatrov (1929-1977), jeune poète lyrique à la tête pleine de rêves « américains », qui m'accueillit. Il ne savait pas encore qu'il m'introduisait au cœur de la Russie. Son travail d'animateur et de guide dans ce musée lui permettait d'assurer tant bien que mal sa subsistance tout en lui laissant le loisir d'écrire de la poésie non conformiste. À mon intérêt pour les recherches expérimentales de Scriabine, à ma connaissance du poème de *L'Extase*, Nikolaï Chatrov comprit vite que je venais « d'ailleurs » et bientôt que j'étais française. Il m'invita à revenir l'un des soirs suivants écouter le pianiste Sofronitski interpréter les *Préludes* de Scriabine. Puis il me présenta à la conservatrice Tatiana Grigorievna Chaborkina. Grâce à sa bienveillance chaleureuse, je fus invitée à plus d'une reprise à boire le thé dans les réserves de l'appartement ouvertes aux seuls « amis de Scriabine », jeunes et moins jeunes qui communiaient aux mêmes valeurs spirituelles. J'y rencontrai parfois le jeune compositeur Dmitri Tolstoï.

Dans ce sanctuaire, le nom de Boris Pasternak était prononcé avec ferveur et admiration. Mes interlocuteurs ne ces-

saient de me répéter que mon séjour en Russie n'aurait aucun sens si je ne faisais pas la connaissance de Boris Pasternak.

Ces propos me frappaient d'autant plus que de jeunes audacieux du MGU m'avaient tenu récemment le même langage, sur l'un des perrons de l'université, loin des micros indiscrets, et que je venais de prendre connaissance d'une liasse de poésies de Pasternak qui passaient fiévreusement de mains en mains. Malgré leur publication en revue[1] pendant l'été, les lire et les diffuser à l'intérieur de l'enceinte du MGU pouvait être source de désagréments, tant leur inspiration morale et religieuse était étrangère à l'idéologie officielle.

Le poète Boris Pasternak m'était connu depuis le cours de Roman Jakobson sur la spécificité de la poétique pasternakienne que j'avais suivi à l'université de Harvard en 1951. Je gardais des quelques poésies et passages en prose sur lesquels Jakobson avait fondé sa démonstration le souvenir d'un écrivain de génie, mais difficile à comprendre. L'autre image que j'avais de lui me venait du second volume de l'*Anthologie de la poésie russe* de Jacques David qui privilégiait dans son choix l'inspiration révolutionnaire de *L'An 1905* et du *Lieutenant Schmidt.* Que l'auteur de ces poèmes, de l'*Enfance de Luvers* et de *Ma sœur la vie* puisse être pour la génération soviétique post-stalinienne une référence morale et le symbole vivant de la résistance spirituelle au communisme était pour moi une découverte totale. Courte était ma science pasternakienne. Je ne soupçonnais même pas que Pasternak fût encore en vie et ignorais tout de sa poésie récente et de son œuvre de traducteur. Au cours des conversations à son sujet revenait sans cesse à mots couverts le nom de Hamlet et d'un certain docteur *Jivago.* Je finis par comprendre qu'il s'agissait d'un roman enveloppé de mystères.

Vers la mi-décembre, je vis un soir sur la table de la cuisine du musée Scriabine un gros volume dactylographié à couver-

1. *Znamia* (L'Étendard), septembre 1956, et *Novy Mir,* octobre 1956.

Extrait de la publication

ture bleue. Je l'ouvris machinalement et lus *Doktor Jivago*. Mon cœur battit, mais il me fallait attendre mon tour : l'exemplaire était promis au fils du poète symboliste Viatcheslav Ivanov, Dmitri Ivanov, Jean Neuvecelle de son nom de plume, alors correspondant de *France-Soir* à Moscou. Je pus néanmoins en lire de longs passages sur place en attendant que son destinaire vînt en prendre possession. Je partageais là le sort d'innombrables Russes qui, trois décennies durant, n'eurent d'autre ressource que de lire le roman d'un trait, en une nuit, et qui en eurent toute leur conception du monde bouleversée.

Aux alentours de Noël, Jean Neuvecelle vint chercher son exemplaire. Pour me consoler, mes amis s'ingénièrent à me procurer rapidement divers recueils de vers et de prose de Pasternak. Nikolaï Chatrov me donna un soir une vingtaine de feuillets dactylographiés qui reproduisaient les dernières poésies de Pasternak. L'ensemble, beaucoup plus important que celui qui m'avait été donné à l'université, portait un titre temporaire : *Extraits du cahier bleu*. Je tenais entre les mains, sans le savoir, un nouveau cycle de vers en formation[1].

Sur ma demande pressante, le 1er janvier 1957 au soir, Nikolaï Chatrov et deux de ses amis se décidèrent enfin à m'emmener au village des écrivains, à Peredelkino, après avoir prévenu Pasternak.

Ce fut le fils cadet du poète, Leonid, qui nous ouvrit. Il nous introduisit dans la salle de séjour aux murs couverts de dessins de son grand-père Leonid Pasternak et monta chercher son père.

Bientôt apparut dans l'encadrement de la porte la haute silhouette de Boris Leonidovitch. La veste d'intérieur gris clair s'harmonisait avec les cheveux argentés. La chemise blanche faisait ressortir le teint plutôt basané du visage et

1. Voir Actes du colloque international Pasternak de Cerisy-la-Salle en 1975 : J. de Proyart, « La nature et l'actualité dans l'œuvre de Boris Pasternak : réflexions sur la structure du cycle Kogda razguljaetsja », Paris, Institut d'Études slaves, 1979.

l'éclat des yeux noisette. L'expression ouverte du regard, sa vivacité presque impétueuse me frappèrent aussitôt. La netteté des traits, quelque chose de puissant dans la mâchoire qu'adoucissait cependant le dessin des lèvres témoignaient d'un caractère décidé, mais aussi de la passion de vivre. Rien de superflu, mais rien d'inutile non plus dans l'apparence de cet homme. La retenue du geste, surtout celui de la main longue et fine, révélait la maîtrise de soi, l'intensité de la vie intérieure. Cet homme manifestement ne vivait pas à la surface de lui-même ; il avait l'âme large, prête à recréer tout ce que la vie lui apportait. Dès les premières paroles, le visage s'anima. Le regard se fit joyeux, lumineux. De sa belle voix de baryton se dégageait un charme, une chaude tendresse qui eut vite raison de ma timidité à me trouver pour la première fois de mon existence en présence d'un poète.

Boris Leonidovitch nous convia à dîner des restes du somptueux festin du jour de l'an. La présence d'une Française le mettait en verve. Il évoqua ses souvenirs de Paris et du congrès des écrivains antifascistes de 1935, passa à Staline, à sa fille Allilouïeva, à Mandelstam. Puis il insista sur ce qui l'opposait à Ilja Ehrenbourg : une conception différente des rapports de l'artiste avec le pouvoir, un choix de vie différent.

Soudain Pasternak s'interrompit et demanda à brûle-pourpoint à l'un des amis de Nikolaï Chatrov s'il n'était pas communiste car il n'aurait pas voulu le blesser dans ses sentiments. Rassuré par une réponse négative, Pasternak expliqua la signification qu'il attachait au symbole de la locomotive à vapeur, le seul dont il admît la présence et le fonctionnement en tant que symbole dans son œuvre : à son sens, le communisme, produit du machinisme du XIXe siècle, appartenait déjà au passé, même s'il allait encore se survivre à lui-même trente ou cinquante ans, tout comme ces locomotives à vapeur que l'on retirait progressivement de la circulation.

Pasternak passa ensuite de l'usage volontairement restreint

Extrait de la publication

du symbole dans son œuvre à une évocation éblouissante du symbolisme des grands poètes russes, Alexandre Blok et André Biély. S'il reconnut l'influence de Blok, il récusa totalement celle de Vélémir Khlebnikov et ne s'attarda pas ce soir-là sur ses rapports avec Maïakovski.

Puis Pasternak nous demanda si nous avions pu déceler dans son œuvre l'influence de quelque prosateur russe. Très sûr de lui, mon voisin cita aussitôt Léon Tolstoï ; mais cette réponse qui « allait de soi » ne satisfit pas Pasternak qui se tourna vers moi et me demanda : « Et qui encore ? »

L'émotion m'étreignit. Je me concentrais, sentant confusément que de la justesse de ma réponse pouvait dépendre tout un morceau d'avenir, que quelque chose de beau et d'immense pouvait surgir...

Je ne connaissais encore que d'une manière superficielle et incomplète l'œuvre de Pasternak et voyais l'homme pour la première fois. Je n'avais en tête que des bribes du *Docteur Jivago* et ne voyais qu'une possibilité à un niveau spirituel très profond. Après tout ce qui avait été dit de Verlaine à Blok et à Tolstoï, seule une nature très rare, un homme hors du commun avait pu influencer Pasternak. Malgré le paradoxe apparent, je me risquai à lancer le nom de Tchekhov.

J'avais « deviné juste ». « Magnifique », s'écria Pasternak qui nous expliqua comment il avait relu Tchekhov[1] alors qu'il écrivait son roman. Fils des meilleurs héros tchékhoviens, Jivago en avait toutes les qualités, mais aussi les défauts d'où l'échec apparent de son existence. C'était en raison de cette filiation et en hommage à Tchekhov que Pasternak avait fait de son héros un médecin.

L'heure avançait. Nous prîmes congé de notre hôte.

Avant de nous quitter, en réponse à mon désir de lire le roman en entier, Pasternak demanda à Nikolaï Chatrov d'aller chercher chez Konstantin Simonov l'exemplaire dont

1. Les vingt volumes de la première édition scientifique des œuvres complètes et de la correspondance d'Anton Tchekhov sortirent successivement de 1944 à 1951.

Extrait de la publication

celui-ci « n'avait plus besoin ». Ces termes étaient pour moi sibyllins[1].

Le lendemain soir 2 janvier, Pasternak me prêta pour quelques jours le premier tome du roman, une copie dactylographiée à couverture bleue, semblable à l'exemplaire de Jean Neuvecelle.

Peu après mes premières visites à Pasternak j'appris de diverses sources que le roman était en cours de traduction en italien.

Le choix de cette langue m'étonna : je m'étais déjà formé une idée suffisamment claire du roman, de son originalité, de sa modernité. Ses faiblesses me semblaient sans commune mesure avec l'importance du témoignage apporté sur cinquante ans d'histoire et la signification universelle du message délivré[2]. Je pouvais constater autour de moi le prix qui leur était attaché. Il m'apparut que le souffle de l'Esprit[3] qui animait cette œuvre devait atteindre non seulement l'Italie, mais d'autres pays dont la France, au premier chef.

Le 9 janvier, je proposai à Boris Leonidovitch d'intéresser à son roman l'un des grands éditeurs parisiens, Gallimard par exemple, et de traduire *Le Docteur Jivago* en français avec trois de mes amis russisants dont je pressentais qu'ils accepteraient de participer à la tâche : Hélène Peltier[4] dont j'avais reçu la

1. Le 10 septembre 1956, le comité de rédaction de la revue *Novy Mir*, alors présidé par Konstantin Simonov, adressa à Boris Pasternak une longue missive motivant définitivement son refus de publier *Le Docteur Jivago*. Ce document ne fut divulgué par la *Literaturnaja Gazeta* (organe de l'Union des Écrivains, tout comme la revue *Novy Mir*) que le 28 octobre 1958, dans le feu de l'« affaire Pasternak ». (Le lecteur pourra trouver ce document dans J. de Proyart, *Pasternak*, Gallimard, « Bibliothèque idéale », 1965, p. 264-285.) *Novy Mir* n'acquit la liberté de publier le roman que 30 ans plus tard, à l'époque de la perestroïka gorbatchevienne. Grâce à l'énergie de son nouveau directeur, Sergeï Zalyguine, *Le Docteur Jivago* parut pour la première fois en URSS dans les livraisons 1-4 de l'année 1988 et devint ainsi ouvertement lisible pour ses citoyens.

2. Voir *infra* les jugements de Pasternak sur son roman dans les lettres à l'auteur du 7 janvier 1958 et du 20 mai 1959.

3. Voir *infra* lettre du 2 mai 1959, p. 166.

4. Première agrégée de russe, Hélène Peltier venait d'être nommée assistante à l'université de Toulouse. Elle avait fait la connaissance de Pasternak le 9 septembre 1956 à Peredelkino. En 1957, elle épousera le comte Auguste Zamoysky, sculpteur polonais.

Extrait de la publication

veille une lettre m'encourageant à faire la connaissance de Pasternak et me confiant un message à lui remettre ; Michel Aucouturier[1] dont je découvris ce jour-là qu'il avait trouvé avant moi le chemin de Peredelkino et Louis Martinez dont Pasternak avait entendu parler.

Pasternak se réjouit beaucoup d'apprendre l'amitié qui me liait à Hélène depuis plus de dix ans[2]. Il me dit toute l'admiration qu'il éprouvait ; mais il se garda de me dire qu'il lui avait remis une copie (à couverture brune) de son roman dans l'espoir qu'elle le présenterait aux éditions Gallimard.

Ma proposition allait donc au-devant de ses désirs. Il me parla de Brice Parain qu'il connaissait depuis les années 20[3], mais ne me dit pas davantage qu'il venait tout juste de lui écrire[4]. Je l'assurai qu'il m'était très facile de le joindre, dès mon retour à Paris, par l'intermédiaire de son ami, le professeur Pierre Pascal.

Pasternak me révéla alors l'existence du contrat qu'il avait signé le 13 juin 1956 avec l'éditeur milanais Giangiacomo Feltrinelli pour la publication du *Docteur Jivago* en italien.

C'était à l'époque encore euphorique des lendemains du XXe congrès du PCUS. Au mois de mai, Radio-Moscou annonça la parution prochaine d'un roman de Pasternak. L'annonce fut captée à Milan. L'agent littéraire de Feltrinelli

1. Michel Aucouturier avait rencontré Pasternak pour la première fois en mai 1956.

2. La connaissance de cette amitié de longue date explique les innombrables mentions de nos prénoms dans les lettres à l'une ou à l'autre et le fait que plus d'une fois et parfois pour des questions fondamentales comme celle du baptême, Pasternak profitant du passage d'un « Occidental » adressait à l'une la réponse à la question posée par l'autre.

3. Brice Parain avait épousé une amie des Pasternak, Natalia Tchelpanova.

4. Le 30 décembre 1956 Boris Pasternak avait écrit à Brice Parain par d'autres voies pour le prévenir qu'il tentait de lui faire parvenir un manuscrit du roman aux fins de traduction et d'édition par la maison Gallimard ; il lui indiquait que « l'initiative de la première édition étrangère » appartenait à la maison Feltrinelli avec laquelle il convenait de traiter et l'avertissait que les Éditions d'État (Goslitizdat) s'apprêtaient à publier « une version légèrement modifiée du roman » et lui recommandait de ne pas s'en soucier et de se tenir au « texte envoyé ». Il précisait qu'en dépit des mœurs en usage dans son pays il ne voyait « rien d'illicite dans cette transmission » et ne cachait pas l'ouvrage en lecture depuis un an dans différentes revues (archives Gallimard).

Extrait de la publication

Extrait de la publication

BORIS PASTERNAK

Lettres à mes amies françaises

1956-1960

Au lendemain du XXe congrès du Parti communiste de l'Union soviétique, le pays connaît un bref *dégel*. La censure semble se relâcher. Boris Pasternak vient d'achever son grand roman, *Le Docteur Jivago*. Au printemps 1956, Radio-Moscou annonce sa parution prochaine.

L'éditeur communiste italien Giangiacomo Feltrinelli apprend la bonne nouvelle. Il obtient les droits de traduction de l'auteur lui-même. Du jamais vu en U.R.S.S. depuis 1930.

L'université de Moscou et les instituts scientifiques entrouvrent leurs portes aux étudiants et chercheurs étrangers.

Hélène Peltier-Zamoyska et Jacqueline de Proyart, envoyées en mission à Moscou à l'automne 1956, font tour à tour la connaissance de Boris Pasternak et emportent chacune clandestinement le roman qui vient d'être frappé d'interdiction. La grande aventure de l'édition du *Docteur Jivago* en Occident commence.

Les *Lettres à mes amies françaises* retracent cette histoire mouvementée et jettent une lumière crue sur la lutte menée par Boris Pasternak, « un contre tous », pour que son roman soit publié en russe où que ce soit et « rende son peuple à son histoire ».

Porteuse d'espoir, la lecture clandestine du *Docteur Jivago* sera l'un des éléments fondateurs de la « Dissidence » dans tous les pays de l'Est soumis au joug totalitaire.

J. de P.

9 782070 733965 94-IX A 73396 ISBN 2-07-073396-3 135 FF tc

Extrait de la publication